

COLLECTION CHRONIQUE

DANY LAFERRIÈRE
de l'Académie française

**TOUT CE QU'ON
NE TE DIRA PAS, MONGO**

MÉMOIRE
D'ENCRER



Dany Laferrière

TOUT CE QU'ON NE TE DIRA PAS,
MONGO

Collection chronique

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

*Hommes aux labours des brûlés de l'exil
selon ton amour aux mains pleines de rudes conquêtes
selon ton regard arc-en-ciel arc-bouté dans les vents
en vue de villes et d'une terre qui te soient natales.*

Gaston Miron

LA RENCONTRE

Je descends la rue Saint-Denis vers le fleuve. On m'arrête au coin de la rue Cherrier. C'est un jeune homme au début de la vingtaine.

— Je m'appelle Mongo. J'arrive tout juste d'Afrique.

— C'est grand, l'Afrique.

— Ah, vous connaissez! Je viens du Cameroun. En fait, j'ai pris le nom d'un écrivain camerounais pour qui j'ai beaucoup de respect.

— Mongo Beti.

— Vous le connaissez aussi?

— Oui... J'aime bien sa colère. Il ne prend rien pour acquis.

— La plupart des gens prennent l'Afrique pour un pays où l'on ne fait qu'attendre la mort. Je suis étonné par un tel manque de curiosité.

Et moi, je suis étonné par la qualité de sa langue, son ton calme et réfléchi. Et son regard de tigre prêt à bondir sur l'ennemi de chasse.

— Ne vous méprenez pas, il y a ici aussi des Montréalais curieux et passionnés. Ce sont des gens qui ne se dévoilent pas facilement.

— Je ne suis ici que depuis le début de l'été...

— C'est très trompeur. En hiver, on n'imagine pas qu'il puisse faire aussi chaud qu'aujourd'hui. Et en été, c'est difficile de concevoir l'hiver.

— C'est si différent que ça ?

— Il faut surtout éviter de parler de saisons, sinon on va rater tout le reste. Qu'est-ce que vous faites ?

— Des petits boulots. Les premières semaines, je vivais avec mon oncle. Il est plombier, je l'aidais un peu. Dès qu'il rentre à la maison, il s'installe devant la télé avec ses amis. Ils ne regardent pas les nouvelles. Juste des vidéos de famille où ils analysent chaque détail. Je n'ai pas traversé l'océan pour me baigner dans la culture que je viens à peine de quitter. J'ai trouvé par hasard une chambre lumineuse sur la rue Saint-Denis, au nord de Mont-Royal. Et vous, ça fait longtemps que vous êtes ici ?

— Depuis quarante ans.

Mongo eut un geste de recul, comme pour mieux me mesurer.

— Excusez-moi, mais je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse passer quarante ans hors de son pays.

— Ça n'arrive pas d'un coup non plus.

On rit tous les deux. Une voiture frôle Mongo qui n'a pas arrêté de rire pour autant. Une jeune fille passe à côté en souriant. Elle a l'air sensible à l'énergie de Mongo.

Je sens que son rire fera des ravages de ce côté, surtout en hiver.

— On me trouve à ce café, pas loin d'ici. Juste après la petite librairie.

— C'est là que vous travaillez? me demande Mongo.

— Je viens presque tous les jours.

— Qu'est-ce que vous y faites?

— Je prends un café, je lis, j'écris un peu et je regarde passer les gens.

— Et que faites-vous pour vivre?

— Je parle à la radio le matin.

— De quoi?

— Je raconte ce qui me passe par la tête.

— Et on vous paie pour ça?

— Moins vous travaillez, mieux on vous paie. Je travaille dix fois moins qu'à l'usine, et je suis payé dix fois plus. Bon, il y a quelqu'un qui m'attend. Vous savez où me trouver. Juste là, à cent mètres, après la petite librairie.

CARNET NOIR : Je suis allé acheter à la librairie un carnet noir, et je me suis installé à la table du fond. Entre-temps, une jeune fille que j'ai rencontrée hier dans le métro m'a laissé un paquet bien ficelé. J'y trouve un billet et trois recueils de poèmes. La poésie me console de la bêtise humaine. Je lis un poème. Pas plus. Des fois, un vers me suffit. Je le laisse rouler dans ma tête jusqu'à ce qu'il colonise mon cerveau. Je sors mon carnet noir. Prolongement de ma main et de mon regard. Ma main

transcrit ce que mes yeux voient. Il m'arrive d'écrire sans penser à ce que j'écris. Je suis une caméra. Je balaie l'espace. Cela m'a pris beaucoup de temps avant d'arriver à cette simplicité. Avant, je croyais que les choses, comme les êtres, ne se révélaient que dans leur profondeur. En fait, tout se passe à la surface.

UNE NOUVELLE VIE

CARNET NOIR: Quand on quitte son pays, on ignore qu'on ne reviendra plus. Il n'y a pas de retour possible, car tout change tout le temps. Les lieux, les gens, les usages. Même notre façon d'appréhender la vie. Si on ne change pas, les autres, eux, changent, et de cette manière nous changent. Perpétuel mouvement. Mais on ne sait pas ce que le temps fera de nous. On peut visualiser l'espace plus facilement. Le temps, c'est le monstre invisible qui dévore tout sur son passage. Ce genre de choses arrive à notre insu. On débarque dans un pays. On y passe des années. On oublie tout ce qu'on a fait pour survivre. Des codes appris à la dure. Chaque mauvais moment annulé par la tendresse d'un inconnu. Un matin, on est du pays. On se retrouve dans la foule. Et là, brusquement, on croise un nouveau venu et tout remonte à la surface.

Voici l'état des choses au moment de mon arrivée à Montréal. À l'époque, le monde était à mes yeux composé de deux univers distincts: le Nord et le Sud. Haïti se trouvant au sud et le Québec au nord. Faut-il dire qu'ils sont opposés ou parallèles? Au début je voulais donner un sens à tout cela. Je n'acceptais pas l'idée que ma vie soit un grain de sable ballotté par le vent. Ces deux espaces et moi formions un triangle dont j'étais le

sommet, bien entendu. Ne riez pas, nous refusons tous d'être un simple participant dans ce long-métrage de la vie. Chaque individu qui arrive ici croit que sa présence aura une influence, si minime soit-elle, sur le cours des choses. Il ne sait pas qu'il faudra toute une vie pour qu'on l'appelle par son nom. On ne verra en lui pendant longtemps qu'un immigré. Comment avoir un impact sur une société quand on n'est même pas nommé? Bon, n'anticipons pas, laissons-lui toute sa fraîcheur. Il voudra tout entendre, tout goûter, tout sentir, tout voir. Tout commenter, surtout. Le voilà qui arrive, moi ou un autre.

L'ARRIVÉE

C'est un moment intime qui rappelle les débuts d'une relation amoureuse. On aime à revoir chaque détail. Mythologie intime. On est si affamé d'images fondatrices qu'on tente de tout décoder dès le premier instant. Je suis arrivé à Montréal au moment des Jeux olympiques de 1976 – combien de fois ce moment continuera-t-il à remonter à la surface de ma mémoire? Je me souviens que déjà dans l'avion on discutait ferme à propos de ces pays africains qui s'étaient retirés des Jeux afin de protester contre la présence dans les stades des athlètes sud-africains. Comme on venait d'Haïti, on pensait que l'agent d'immigration allait nous interroger au sujet du boycott africain. Quelle position devrait-on adopter alors? C'est assez délicat pour des gens qui, comme nous, fuyaient pour la plupart la dictature. Se faire renvoyer au pays représentait un risque assez important – on pouvait se retrouver en prison ou même disparaître. C'était encore le temps de la dictature aveugle, et cela malgré le fait que Duvalier fils

avait la main moins lourde que son père. En débarquant à Montréal, j'avais vingt dollars en poche, ce qui ne faisait pas de moi un touriste. L'agent d'immigration a souri et m'a laissé passer. Les portes de l'Amérique du Nord venaient de s'ouvrir devant moi.

LES PREMIÈRES IMAGES

La ville, cette première nuit-là, me semblait surexcitée. Je me suis retrouvé dans cette boîte de jazz (Soleil levant) où jouait Dizzy Gillespie (ses joues gonflées m'impressionnaient), et tout de suite après, dans un halo de fumée de cigarette, j'écoutais la voix de Nina Simone. À la sortie, fort tard, j'étais étonné de voir qu'il y avait encore des gens dans les rues. Des voitures filant à vive allure dans les avenues illuminées. Des jeunes filles rieuses, assises à la terrasse des cafés de la rue Saint-Denis, buvaient du vin tout en me jetant en douce des regards gorgés de promesses. J'étais étourdi de me retrouver ainsi dans un univers si nettement différent de l'atmosphère ténébreuse de Port-au-Prince. Un parfum de liberté.

LA BIÈRE

J'ai senti, au fil des jours, que ce nouvel univers était beaucoup plus complexe qu'il ne paraissait au premier coup d'œil. Je courais partout. J'étais curieux de tout. Le Quartier latin où j'avais déposé ma valise était truffé de tavernes où l'on buvait de la bière à se rouler sous les tables. Les femmes ne pouvaient pas y pénétrer. L'épouse communiquait avec le mari par l'intermédiaire du fils qui, lui, pouvait franchir le seuil de la taverne. Il fallait trouver son père

dans cette pénombre enfumée où tous les visages se ressemblaient : le même regard éteint. Les mêmes blessures qu'ils ne cherchaient plus à panser. Le dernier bastion de cette génération d'hommes qui, il n'y a pas si longtemps, défrichaient les forêts d'épinettes noires d'Abitibi. On portait encore la chemise à carreaux, les bottes de bûcheron, la lourde moustache et les mains calleuses d'une vie vouée au travail.

Les propriétaires de la Molson possédaient aussi le Canadien, qui est plus une manière d'être qu'une équipe de hockey. Le hockey est intimement lié à l'histoire du Québec, qu'il a accompagné tout au long de sa quête identitaire. C'est à l'aréna que les Québécois exhibaient leur fierté, en foutant de sévères raclées aux équipes anglaises. À la maison on buvait ferme en regardant le match à la télé. Et quand le Canadien gagnait, les gens sortaient dans les rues pour manifester une joie si puissante qu'il leur arrivait de casser les vitrines des magasins du centre-ville. En fait, ce brigandage ne leur est pas propre, c'est partout pareil. Les peuples se ressemblent dans cet enthousiasme pour le sport. Rien ne pousse plus à boire qu'un match décisif. On boit pour fêter ou pour pleurer. On se saoule quand on a perdu. D'où la place importante de la bière dans cette triade émotionnelle (la parole étant exclue) qui comprend la joie, la tristesse et la révolte.

LA DANSE

S'agissant de la musique, il y a une nette différence dans l'approche entre le Nord et le Sud. Le Nord privilégie le concert – l'écoute muette et immobile. Le Sud pratique une musique faite pour le corps. Il faut danser. La musique,

dans les pays tropicaux, garde un lien solide avec le corps. Les pieds, les reins et surtout le ventre. La sensualité y joue un rôle prédominant. Au Québec, on écoute plutôt la musique – on ne danse qu'en de rares occasions. La foule debout communiant avec les musiciens. Bras levés et le reste du corps se dandinant, des milliers de gens donnant l'impression de n'être qu'une seule personne. Ils font les mêmes gestes en même temps, reprennent les chansons ensemble, et hurlent leur plaisir d'un seul cri. Dans une admiration collective.

Une demi-heure après le concert, la place est vide, chacun reprenant son individualité afin de rendre plus intime sa joie. Dans le Sud, la musique sert d'abord à danser avec quelqu'un avec qui on rêve de se retrouver, sans toutefois parvenir à s'écarter de cette humanité affolante qui occupe complètement l'espace. Cette surpopulation rend impossible tout rapport intime entre deux êtres pourtant consentants. Les yeux fermés, les danseurs oublient la musique, et même le fait qu'ils se trouvent en public, pour pratiquer une danse assez proche de l'acte sexuel. La baise verticale.

UN CIEL COMMUN

Ce qui m'a frappé, dès les premiers jours, c'est le ciel du Québec. Il n'est pas différent de celui d'Haïti. Le soleil est aussi éclatant en hiver à Montréal qu'en juillet à Port-au-Prince. Pourtant, ce soleil n'arrive pas toujours à réchauffer la ville. Debout derrière la fenêtre, on a l'impression, à voir ce soleil en feu, qu'il fait particulièrement chaud dehors. Il m'a fallu des années pour accepter qu'il puisse faire froid sous un pareil soleil. Ce n'est pas le seul malentendu,

car malgré mes quarante ans ici, j'ai encore de la difficulté à décoder certains comportements. Des réactions surprenantes de la part de gens qu'on connaît depuis longtemps sont monnaie courante. Heureusement, sinon on s'ennuierait ferme. Et peut-être aussi qu'on ne me comprend pas plus que je ne comprends l'autre. On a tort de dormir sur ses deux oreilles dans les beaux quartiers quand la misère rugit à l'autre bout de la ville. On a surtout tort de laisser se déployer ici cette pauvreté, sous prétexte que les gens qui vivent dans une telle gêne viennent de pays où ils risquaient la mort, et que leur sort s'est donc rudement amélioré. En ignorant ainsi l'autre, c'est soi-même qu'on finit par mettre en danger. Je ne parle ici ni d'agressions, ni d'incendies, ni d'autres actes de violence, mais d'un subtil changement d'ordre moral qui nous enlève le droit d'utiliser nos sacro-saintes valeurs comme bouclier contre les barbares.

LES SAISONS

L'année est divisée, au Nord, en saisons. Et là, on est persuadé qu'il y en a quatre et on a un nom pour chacune d'elles.

Au Sud, on ne regarde le ciel que s'il va pleuvoir. C'est simple: il fait beau ou il pleut. Beaucoup plus de jours ensoleillés que de jours pluvieux. C'est pour cette raison qu'on ne s'intéresse pas trop, dans ces régions, à l'horoscope et à la météo. On sait comment la journée se passera: ensoleillée et sans rien à manger. Cette absence de surprises a l'avantage de rendre les gens moins candides face au malheur quotidien.

La vie, dans ce cas, dépend totalement de l'individu. Il ne perd pas son temps à tout mettre sur le dos du froid,

de la canicule, de l'été qui tarde à venir, de l'hiver qui ne veut pas partir, de l'automne pourri, du verglas. Il n'a peur que d'une chose et c'est la pluie. Une foule si dense au centre-ville qu'on se dit qu'une émeute se prépare – en fait, c'est la foule ordinaire d'une ville surpeuplée. La police est sur les dents, se demandant comment elle pourra intervenir s'il se passe quelque chose. Une, deux, trois gouttes de pluie, et le marché se vide sous nos yeux. Ces gens, qui n'ont pas peur d'affronter l'armée, détalent dès la première goutte. Il faut reconnaître que les pluies tropicales arrivent à une folle vitesse et qu'elles sont brèves, mais violentes. Dans ce cas, le parapluie ne sert pas à grand-chose. Ce qui peut aider, c'est le parasol qui protège du violent soleil de midi, mais cet objet si utile a disparu de la circulation. Il était élégant, coloré, et les femmes le faisaient tourner au-dessus de leur tête, mais surtout il protégeait mieux que le chapeau. La vie se passait entre le parapluie et le parasol.

Alors qu'au Nord, la vie est rythmée par des saisons très contrastées où tout se joue : les émotions comme l'économie. À chaque nouvelle saison, on a l'impression d'habiter une nouvelle ville. Elle nous entraîne dans une farandole : de nouveaux habits, un nouveau discours (on parle de choses différentes, d'une saison à l'autre), un nouveau sport, de nouveaux débats politiques (le ton change dès l'automne), une nouvelle cuisine (plus lourde en hiver). La vie est différente à chaque nouvelle saison. Quand on a goûté à cette diversité, on ne peut plus accepter un paysage monotone. La portion des saisons est tout de même inégale, et il arrive qu'on perde le printemps ou l'automne si l'hiver ou l'été s'allongent. Deux grandes saisons se font face : l'hiver et l'été. Le travail rigoureux en hiver, et

le plaisir en été. L'esprit règne en hiver, et le corps triomphe en été. Une façon de dire que les grands débats qui divisent la société, souvent politiques, débutent dès l'automne pour mourir au pied de l'été. En juillet, l'esprit se vide, et on sourit aisément si on déguste une salade niçoise à la terrasse d'un café tout en écoutant du jazz. Comme si le Nord devenait Sud.

L'AMOUR

Ah, l'amour subit aussi l'influence des saisons! Tout est sous le contrôle de la météo. C'est une superstition. En Haïti, les pauvres prient le matin pour que la journée leur soit douce; ici on s'informe de la température pour la même raison. La prière du matin se fait en degrés: en février, on en voudrait plus et durant la canicule, on en espère moins. L'hiver est si rude qu'il est conseillé de se trouver une *blonde*. Elle n'est pas obligée d'être blonde, elle peut être camerounaise, puisque c'est un mot vidé de son sens racial. Dès le printemps, il faut la repérer, lui faire la cour pendant la canicule du mois de juillet, et tenter de la garder durant l'automne, en évitant les sujets épineux, afin de traverser, en toute quiétude, les longues nuits polaires. Si les choses se sont mal passées, on peut rompre au printemps, qui est une saison tampon, car on a une plage de temps chaud devant soi. De nouvelles têtes arrivent dans les parcs, se promènent en vélo, vous sourient dans la rue, ce sont des filles qui viennent d'accéder à la majorité amoureuse. Cette majorité n'a rien à voir avec la majorité légale. C'est en hiver que les seins poussent plus vite, dans la serre chaude des couches superposées de vêtements. La hâte est si grande de tout déballer dès les premiers jours de printemps.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Les années 80 dans ma vieille Ford*, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon
Une journée haïtienne, Thomas Spear, dir.
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali, dir.
Laveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
Méditations africaines, Felwine Sarr
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée
Collier de débris, Gary Victor
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière
Bonjour voisine, Marie Hélène Poitras (dir.)
Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt
Le vent des rives, Rachel Bouvet
Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade, Verly Dabel
Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem, Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)

DANY LAFERRIÈRE

TOUT CE QU'ON NE TE DIRA PAS, MONGO

Un après-midi d'été, l'écrivain croise sur la rue Saint-Denis un jeune homme, Mongo, qui vient de débarquer à Montréal. Il lui rappelle cet autre jeune homme arrivé dans la même ville en 1976. Le même désarroi et la même détermination.

Mongo demande: comment faire pour s'insérer dans cette nouvelle société? Ils entrent dans un café et la conversation débute comme dans un roman de Diderot.

C'est ce ton léger et grave que le lecteur reconnaît dès le début d'un livre de Laferrière.

«Tout nouveau-né est un immigré qui doit apprendre pour survivre les codes sociaux. Une société ne livre ses mystères qu'à ceux qui cherchent à la comprendre, et personne n'échappe à cette règle implacable, qu'on soit du pays ou non.»

Au jeune Mongo, Laferrière raconte quarante années de vie. Une longue lettre d'amour au Québec.

Écrivain, membre de l'Académie française,
Prix Médicis en 2009 pour le roman
L'énigme du retour, Dany Laferrière
est l'auteur d'une œuvre remarquable,
traduite dans le monde entier.
Il a publié chez Mémoire d'encrier
Les années 80 dans ma vieille Ford (2005),
Tout bouge autour de moi (2011) et
Journal d'un écrivain en pyjama (2013).

© Nemo Perier-Stefanovitch

